

# A. J. Greimas, *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIVe siècle*, Paris, Larousse, 1969

Frankwalt Möhren

Volume 2, numéro 3, décembre 1969

André Gide

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500099ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500099ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Möhren, F. (1969). Compte rendu de [A. J. Greimas, *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIVe siècle*, Paris, Larousse, 1969]. *Études littéraires*, 2(3), 360–364. <https://doi.org/10.7202/500099ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1969

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

déjà inquiétante de Villon (la grande complexité des entrelacs sémantiques suppose une telle adresse verbale chez l'auteur de ces ballades que seul un homme de génie a pu en être l'architecte), il n'en va pas de même lorsque M. Guiraud, dans un *Postscript* qui nous fait trembler, entreprend l'étude des noms propres des personnages nommés dans le *Testament* et en arrive à cette conclusion : un poète du XV<sup>e</sup> siècle, Coquillard d'accointance, se serait emparé de la pauvre vie du pauvre Villon (qui n'aurait jamais écrit un vers), aurait sous ce nom et sous cette vie d'emprunt composé les quelque deux mille vers de *Testament*, cette dernière œuvre n'étant plus qu'un « pamphlet dans la lutte qui oppose alors la France et les États de Bourgogne ». (p. 305).

Je dis qu'il ne faut pas se prononcer sur une telle assertion avant que M. Guiraud ne se soit expliqué dans un ouvrage qu'il nous promet pour bientôt et dans lequel il tentera de faire le jour sur « cette mystification qui survit depuis cinq siècles ». Je veux bien. Mais encore faudra-t-il montrer que ce poète inconnu, et qui n'était pas François Villon, connaissait dans les moindres détails les plus petits faits de la vie de l'escollier de la rue Saint-Jacques ; comment ce poète a pu prendre connaissance de tous ces documents authentiques que nous possédons sur la vie de Villon et comment il a pu faire coïncider les noms de tous ces personnages ayant réellement existé à Paris au XV<sup>e</sup> siècle avec le sens commun et mystérieux que M. Guiraud leur assigne dans son *Postscript*. Sans quoi la mystification ne sera pas là où on aura cru la voir. Peut-être, avant d'entreprendre ce long et difficile travail, serait-il prudent d'attendre la publication posthume des études que Tristan Tzara a consacrées à Villon et dans lesquelles (s'il faut en croire M. Pierre Le Gentil qui est

le seul à y avoir eu accès) le poète dadaïste aurait fait part de sa lecture de nombreux cryptogrammes dans les vers de Villon et dans d'autres poèmes qu'il faudra peut-être dorénavant lui attribuer. Les anagrammes relevées par Tzara dans un poème jusqu'ici attribué à un certain Vaillan, inconnu par ailleurs, auraient toutes trait au meurtre de Sermoise survenu le 5 juin 1455 (l'année du Procès de Dijon) ; et plus d'un haut personnage de Paris aurait été compromis sinon dans le meurtre du moins dans tout ce qui l'a suivi ou même précédé. D'ici là, il serait bon de suspendre toute étude sur celui qu'on nomme encore Villon et que Valéry considérait comme « plus moderne parfois que Verlaine ». Il restera du moins, en attendant, à rendre compte du fait que cette poésie a été pour tous les siècles une sorte de rendez-vous des âmes les plus contradictoires, depuis Marot, Rabelais, Patru, Boileau, Schwob, Verlaine jusqu'à Valéry, Léo Ferré, Georges Brassens et Pierre Guiraud. Ce dernier venant de lui rendre l'hommage d'un livre admirable, le plus séduisant sans doute qui lui ait été consacré depuis bien longtemps.

Jean-Marcel PAQUETTE

*Université Laval*

□ □ □

A. J. GREIMAS, *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Larousse, 1969.

Depuis longtemps il manque à l'ancienne langue française un bon dictionnaire de format réduit. C'est donc avec un vif intérêt que tous les romanistes ont accueilli le *Greimas*, qui semble combler une lacune évidente.

Les principes de base sont très bien conçus (qu'on se reporte à la préface) et semblent assurer l'excellence de l'ouvrage. Malgré les remarques critiques qui vont suivre, il faut souligner que le *Greimas* remplace tous les dictionnaires concis de l'ancien français.

Sa source principale est le *Godefroy*<sup>1</sup>, source abondante mais souvent trompeuse. Au moyen de principes assez simples, le *Greimas* essaie d'éviter les nombreuses erreurs et imprécisions que l'on peut retrouver dans le *Gdf* : il supprime souvent des mots sur la définition desquels le *Gdf* hésite (ex. *mainge*, s.f. « sorte de lien, de bande » et *reel* « probablement sorte de drap grossier ») et des mots qui n'ont qu'une seule attestation, ex. *cointif*, *coispeler*, *cuidel*, *cuiral*, *cuisement*, *legion* (var. de *religion*), *legislacion*, *madarche*, *mainir*, *querlette* (dont l'acception dans le *Gdf* est fautive — voir *FEW* II, 1199b), *queton*, etc. Le *Greimas* reproduit le plus souvent simplement le *Gdf* sans commentaire critique (voir ci-dessous les remarques concernant *TL*). Tout comme le *Gdf*, il sépare sans aucune raison p. ex. les articles *rif* (*ri*), n.m. « ruisseau » ; *ru* (*riu*), n.m. « ruisseau » ; *ruï*, n.m. « ruisseau » avec leurs dérivés<sup>2</sup>. Un autre exemple est *raiel*, *reel* (voir ci-dessus) et *huve*, pour lesquels le même passage sert d'attestation, ce que l'on a pas reconnu. D'une part, la comparaison des textes aurait rattaché, comme variante, *reel* à *raiel*, d'autre part, *huve* aurait avancé la date de l'apparition de *raiel*. En ce qui concerne les acceptions de ce mot, il y a une étude de F. Lecoy<sup>3</sup>, qui démontre que la définition « étoffe rayée », donnée par le *Gdf* (et reproduite par le *Greimas*) doit être

remplacée par celle de « filet, réseau ». Il y a une seule attestation peu sûre pour l'acception de « mesure, rayon » ; ici encore « filet, réseau » serait acceptable. Le mot n'est donc pas à rattacher à *radium*, mais à *rētis* (\**rētillus* ? ; cf. *FEW* X, 330a)<sup>4</sup>. Nous croyons que l'on n'a relevé que rarement des mots qui figurent dans le *Complément* du *Gdf*. Pourtant, M. Greimas voulait « corriger l'erreur traditionnelle » de ne pas considérer des mots qui subsistent en français moderne (en plus, le *Complément* est aussi un *supplément*). On cherche en vain dans le *Greimas* les mots suivants, tous figurant dans le *Gdf*, tomes VIII à X : *confider*, *confier* (et dérivés), *envelopper* et dérivés, *face*, *legistre*, *qualité*, *quarant*, *quarantaine* « nombre d'environ 40 ; espace, débit de 40 jours ; les quarante jours du carême ; trêve de 40 jours pendant laquelle l'offensé ne peut venger son injure ; détresse, misère » (*Gdf* ; *FEW* II, 1391), *quarnivalle*, *quarrellier*, *quartenier* « officier préposé à la surveillance d'un quartier » *quartier*<sup>5</sup> : manquent les acceptions « portion d'un tout, sans qu'il soit divisé exactement en quatre parties (p. e. de pain, de fromage) ; bois carré » (*Gdf*, *FEW* II, 1424a, 1425a), *quasimodo*, *queuz* « pierre à aiguiser », *quille*, *quiller*, *quintar*, *quintefeuille*, *quinzaine*, *quittance* « écrit par lequel on reconnaît que qn a payé une somme qu'il devait » (on a relevé les acceptions figurant dans le *Gdf* VI), *roi* « roi » et dérivés, et des centaines d'autres<sup>6</sup>. C'est ainsi qu'il faut mettre en doute que « 80 p. 100 des mots décrits par Godefroy » se retrouvent dans le *Greimas*. Le système des renvois se base largement sur les variantes graphiques indiquées par le *Gdf*. On en a peut-être relevé assez,

<sup>1</sup> Abrégé par la suite *Gdf*.

<sup>2</sup> On ajoutera la variante *reu*.

<sup>3</sup> *Mél. W. von Wartburg*, Tübingen 1958, 496-497.

<sup>4</sup> Plus d'exemples ci-dessous.

<sup>5</sup> Ici, la numérotation des sens n'est pas correcte.

<sup>6</sup> Plus d'exemples ci-dessous.

Parfois les renvois permettent difficilement de retrouver l'article auquel ils réfèrent, p. ex. : *quotage* renvoie à *cotage*, mais celui-ci se trouve sous *cotin*; *quoquet* renvoie à *cochet* « élégant » que l'on doit chercher sous *coc*, où on trouve les acceptions « jeune coq » et « girouette »; sous le renvoi *quatir* voir *catir* il y a trois acceptions « presser, cacher : heurter », sous *catir*, l'article principal, on ne trouve que « presser, cacher »; *massacre* voir *mececle* ne nous aide en rien, le mot se trouvant sous *macecle* (la graphie *massacre* n'est pas attestée en ancien français).

Le grand *Tobler-Lommatzsch*<sup>7</sup> est l'autre source principale du *Greimas*. Mais, hélas! on a trop rarement eu recours à ce trésor riche et sûr, on a trop souvent négligé les renseignements et les matériaux que cet excellent ouvrage peut nous fournir. Pour illustrer ce fait étonnant, nous groupons en relation avec le *Gdf*: A – des mots qui se trouvent dans *TL* et dans le *Complément* du *Gdf* (complétant ainsi la liste donnée ci-dessus) et dont on n'a pas tenu compte dans le *Greimas*; B – des mots que l'on trouve dans le *Gdf*, dans le *Compl.* et dans *TL*, mais pour lesquels seul le *Gdf* a été utilisé; C – des mots figurant dans le *Gdf* et le *TL*, pour lesquels le *TL* aurait apporté des corrections et des acceptions supplémentaires (nous négligeons ici les mots que l'on peut tirer uniquement du *TL*): A – *legion*, s.m., « Corps d'armée » (*Gdf* X, 70a; *TL* V, 315); *legistre*, « juriste » (*Gdf* X, 70b; *TL* V, 316); *maçacrer*, « massacrer » (*Gdf* X, 129c; *TL* V, 753); *mace* *TL*: déjà chez Geoffroy Gaimar, ajoute des acceptions (l'acception « marteau » n'y est pas, ni dans *Gdf* X, 102c); *machination* (*Gdf* X, 103c; *TL* V, 759);

*macule*, « tache » (*Gdf* X, 104c; *TL* V, 766)<sup>8</sup>; *maculer*, « tacher » (*maculé*) déjà dans le *Psautier de Cambridge* (*Gdf* X, 104c; *TL* V, 766)<sup>8</sup>; *magnanime*, *magnanimité* (*Gdf* X, 105b; *TL* V, 773); *magnefiier* déjà dans le *Psautier d'Oxford* (*Gdf* X, 105c; *TL* V, 774); *magnificence* (*Gdf* X, 105c; *TL* V, 776). B – *ligne* n.f., « ligne » (*Gdf* IV, 782b, incorporé par *Greimas*), manque « cordeau, corde » (*Gdf* X, 82c et *TL* V, 449); *lignée*, n.f. (1326, Arch.), « alignement » (*Gdf* IV, 783a, *Greimas*), manque « ensemble de ceux qui descendent de quelqu'un », déjà dans le *Psautier de Cambridge* (*Gdf* X, 83a et *TL* V, 452); *legat*, n.m. (1310, Charte), « legs » (*Gdf* IV, 754b, *Greimas*) manque « délégué » (déjà env. 1255) et « cardinal délégué » (déjà 1221) (*Gdf* X, 69b et *TL* V, 304, 305); *magique*, s.f., « magie » (*Gdf* V, 65c, *Greimas*), manque adj. « magique » (*Gdf* X, 105b; *TL* V, 772); *message*, n.m., « messenger » (*Gdf* V, 302c, *Greimas*), manque « message » (*Gdf* X, 146b et *TL* V, 1675). C – *leigne* (*Greimas*): n.m. et f.; = *Gdf*. *TL*: n.f.) « bois en général; bois à brûler » (*Gdf* IV, 701a, *Greimas*), d'après *TL* V, 317 (et *FEW* V, 332b) le mot n'a que l'acception « bois à brûler »; *massacre*, *TL* (et aussi un examen des citations du *Gdf*) aurait appris que cette graphie n'existe pas en ancien français (V. 753)<sup>9</sup>; *maceclerie*, *TL* V, 753 déjà *Oxf. Gl.*; *mancelote*, « petite masse » (*Gdf* V, 58b, *Greimas*) n'est pas attestée (*TL* V, 758); *mache*: ici, M. Greimas est devenu la victime de l'homonymie: *Gdf* V, 58c définit *mache* (une seule attestation) avec « meule ». *Greimas* range le mot sous *mache* (*maque*) « masse d'armes » et pour faire le lien avec l'acception « meule » il ajoute « instrument à broyer », acception qu'il invente. En réalité il s'agit dans le *Gdf* de *meule* « tas de

<sup>7</sup> Le nom de M. Lommatzsch est d'ailleurs écrit fautivement. — Nous abrégons par la suite *TL*.

<sup>8</sup> *TL* s'est trompé dans l'indication du tome du *Gdf*.

foin». *TL* traduit justement « meule de foin » (V, 758) ; *masdre* n.m. : manque l'acception « tête » (G. Coincy ; *TL* V, 770).

On voit facilement que nous pouvons prolonger cette liste *ad infinitum*. Nous devons regretter que M. Greimas ne l'ait pas fait lui-même. (Notons encore que le *Greimas* omet généralement les accents et trémas que le *TL* avait indiqués avec beaucoup de soin.)

Il est aussi très regrettable que M. Greimas se soit borné à tirer les renseignements étymologiques du seul dictionnaire d'A. Dauzat, J. Dubois et H. Mitterrand (Édition Larousse!), exception faite « pour les cas plus difficiles » (et rares) de quelques recours au *FEW* de Walther von Wartburg.

À l'aide de cet ouvrage fondamental, on aurait pu remplacer le sigle « orig. obsc. » assez souvent par une étymologie valable. Nous indiquons quelques-unes que nous avons relevées au hasard : *vaegner* « engendrer » ; le mot est une variante de *gagner*, dont l'étymon est bien connu. *Vaindic* (*Greimas* : 1248, *Cart.* ; orig. obsc., « pièce de terre ») il s'agit d'un ancien norois *venda* « tourner » ; l'acception est « pièce de terre où l'on tourne la charrue » (*FEW* XVII, 422a) ; la citation de 1248 (*Gdf*) est écrite en latin médiéval, le premier texte français date de 1391. *Venvole* (*Greimas* : composé de *vent* et de *voler* ?) le *FEW* (XIV, 268b) confirme ce soupçon du *Greimas* par des cas parallèles. *Verteil*<sup>9</sup> appartient au lat. *verticulum* (*FEW* XIV, 324b). *Veure* appartient au gaulois \**wabero* « rivière » ; l'acception est plutôt « terre

inculte » ; la variante *vore* n'est attestée qu'en 1435, et, en plus, ne provient peut-être pas de la même famille (*FEW* XIV, 92a)<sup>10</sup>. *Vioge* est dérivé de *vita* avec le suffixe *-oticus* (*FEW* XIV, 542a). *Viste* « vite » provient assez vraisemblablement d'un participe passé de *visere* (*FEW* ; *Bloch-Wartburg vite*). *Volgrener* est composé de \**volus* « volant » et *granum*, formation qui est assez répandue (*FEW* XIV, 617a). *Voloper* appartient à la même famille que *enveloper* (famille qui manque dans le *Greimas*) et vient du lat. méd. *faluppa*, qui provient peut-être du gaulois (*FEW* III, 395a ; *Gamillscheg*). *Quoquain* « petit navire » s'attache à *coche* « bateau », pour lequel on trouve une étymologie plus précise dans le *FEW* II, 534b. *Quiquelique* (*Greimas* : n.f. ; 1220, Coincy ; orig. obsc. ; « mot plaisant dont le sens n'est pas clair ») *FEW* II, 671a : *quiqueliquique*, onomat. « mot satirique employé pour désigner le bruit d'une discussion prétentieuse et sans valeur » ; appartient à une racine onomatopéique *kik-*. *Escharnir* provient plutôt d'un gallo-roman \**skarnire* et non \**skernire* (les deux viennent de l'abfrq. \**skirjan* « railler » (*FEW* XVII, 121a). *Maginois* vient de l'abfrq. \**magninisk* (*FEW* XVI, 498b), (*Greimas* : cf. germ. *magen*, être puissant ?). *II paele* n.f. (*Greimas* : 1297, *Arch.* ; orig. obsc. ; peut-être lat. *pensilem*, poêle ? « mesure pour les liquides ; vase servant à l'évaporation de l'eau dans les salines »), le *FEW* rattache ces acceptions à *patella* (donc à *II paele*), déjà attesté 1260-1280, St-Remi (*FEW* VIII, 2a). *I page* : les acceptions 2 et 3 (« récit, livre ; liste, nombre »), tirées du *Gdf* y sont attestées dans la *Geste de Liège* ; l'acception « récit » est déjà attestée vers 1220 ; « volume, livre ; liste »

<sup>9</sup> On trouve assez souvent des formes non attestées en ancien français comme mots-vedette, p. ex. *vene* pour *venne* et *vertail* pour *vertel*.

<sup>10</sup> On pourrait établir toute une liste de ces variantes que le *Greimas* n'aurait pas dû incorporer.

paraissent en effet la première fois dans la *Geste de Liège*<sup>11</sup>.

Fait bien connu, le *FEW* est en même temps une source extrêmement importante pour le lexique de l'ancien français. Il est d'autant plus regrettable que le *Greimas* ne l'ait pas consulté. Bien sûr, on ne peut pas exiger d'un dictionnaire concis qu'il soit complet, mais on ne doit pas se passer des sources excellentes qui sont à notre disposition, si l'on prétend remplacer les dictionnaires similaires actuellement en usage. On nous permettra de faire état de quelques chiffres, en les prenant pour ce qu'ils valent : le *Greimas* donne quatre acceptions (et locutions) de *torner*, le *FEW* en connaît plus de cinquante (pour l'ancienne époque, bien entendu) ; *vain* : *Greimas* 4, *FEW* 25 ; *traire* : *Greimas* 16, *FEW* près de 80 ; etc. En terme de comparaison on pourra noter, que déjà le petit glossaire de la *Chrestomathie* d'A. Henry comporte pour la seule lettre *R* quatorze mots ou acceptions qui auraient pu trouver place dans le *Greimas*.

Il faudrait encore parler de la filiation des sens (nous n'y voyons pas d'ordre), du groupement en familles (dont les raisons sont le plus souvent extrinsèques), de la typographie (qui nous paraît excellente) et de la gratitude que le lecteur doit ressentir quand il pense au grand travail que M. Greimas a fourni au service de la science.

Nous sommes sûr que le *Greimas* mérite la première place parmi les

dictionnaires concis de l'ancien français, mais nous croyons, par nos remarques, avoir démontré que la lacune dans la lexicographie de l'ancienne langue n'est pas encore comblée.

Frankwalt MÖHREN

Université Laval

□ □ □

Hugo FRIEDRICH, *Montaigne*, traduit de l'allemand par Robert Rovini, Paris, Éditions Gallimard, 1968, 441 p.

Ce *Montaigne*, enfin traduit en français, est une étude extrêmement dense où l'on trouve à la fois l'érudition d'un Villey et la sensibilité d'un Thibaudet. Tout en situant parfaitement Montaigne dans le contexte intellectuel de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, M. Hugo Friedrich réussit à rendre l'auteur des *Essais* prodigieusement proche de nous. Au fond, cela ne doit pas nous étonner. Il suffit de relire un essai comme « De la coutume » pour se rendre compte que la pensée de Montaigne est tout aussi actuelle que celle d'un Marcuse. Le comportement *unidimensionnel* de l'homme n'a jamais été mieux saisi — sinon par Pascal, de même que les rapports entre la pensée et l'action.

Sous des apparences conservatrices, douillettes, les *Essais* amorcent un tournant décisif dans la pensée occidentale. Les Anglais seront tout de suite sensibles à ces « fantasies », ce qui souligne bien certaines affinités bordelaises. Chez Montaigne « se sont maintenues, se croisent, et s'entreprennent les possibilités les plus variées de l'esprit occidental à ce moment de son histoire, et [...] se préparent, tout aussi variées, des possibilités à venir. » De Horace à Jean Grenier, on n'en finit pas de dénombrer les précurseurs et les héritiers d'une

<sup>11</sup> La *Geste de Liège* date de *Greimas* 1374. *FEW* env. 1380, R. Levy, *Chronologie approximative* 1385 ; comme le dictionnaire ne va que jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, on n'attend pas ce texte ici ; *Greimas* cite aussi Froissart, Jehan de Paris et même le *Ménagier de Paris*. Il est d'ailleurs regrettable que le *Greimas* utilise quantité de dates fournies par Levy. Ces dates ont été remises en question depuis longtemps et, en plus, chez *Greimas* la restriction *approximative* se perd. (D'où la date de Gace de la Buigne : 1318?).